

La vieille peluche râpée rampe sur le sofa, se hisse jusqu'au bord, puis elle se laisse glisser la tête la première. Comme le placenta tombe du cul des vaches après la délivrance, Trinquette ne fait pas plus de bruit lorsqu'elle touche terre. Elle s'écrase mollement, dans un insignifiant fracas gélatineux.

Il y a bien longtemps que la pauvre chatte n'est plus capable de monter seule sur des genoux, des accoudoirs ou des tiroirs. On doit la porter, la soulever. Christine la pose généralement en hauteur, ici ou là dans l'appartement, parce que le carrelage du salon aurait tôt fait de la refroidir vu sa fragile stature et ses rhumatismes, sans compter sa pelade et son asthme de fumeuse passive.

Le jour où Trinquette resta sur le carreau,

Christine m'appela en sanglots au téléphone. Il fallait que je vienne, d'urgence. La petite bête gisait anémiée au pied du sofa. Christine avait bien tenté à plusieurs reprises, la veille, de lui planter le museau dans son Sheba mais Trinquette refusait obstinément de s'alimenter depuis quarante-huit heures.

Arrivé au chevet de la mourante, je la titillai du doigt, hésitant à constater le décès. Trinquette n'entrouvrit sa cataracte que d'un œil. Face à tant de neurasthénie – et peut-être aussi un peu de mauvaise volonté, nous décidâmes de la conduire au plus vite chez le vétérinaire du quartier, Docteur Bismuth, un homme rompu aux femmes célibataires avec chat qui, curieusement, par lassitude évidente, ne s'adressa qu'à moi. Sans doute ce médecin gay et zozoteur renifla-t-il aussi en moi l'un des siens. Il me flaira à la manière d'un animal.

Le cas de Trinquette était critique, pour ne pas dire désespéré. Il ne nous restait plus qu'à la nourrir à l'aide d'une seringue – qu'il factura avec la consultation –, le temps que la vieille chatte passe la larme à gauche. L'homme réconforta Christine en posant une main absente sur son épaule. « Courage, mademoiselle, courage... » Puis sur le pas de son officine, il ôta et

essuya ses petites lunettes pour ne plus nous voir. Nous ne le savions pas encore, mais ce bon vétérinaire venait d'intervenir dans notre avenir en nous en donnant les instruments. On nourrit Trinquette à la seringue quelques jours, puis on la piqua. L'Olympe nous réservait d'autres desseins : Christine et moi voulions faire un enfant.

C'est toujours à ce moment-là qu'elle relève les yeux, qu'elle se tourne vers moi parce que, peut-être, Christine sent mon regard sur elle quand sur le palier elle glisse la clé dans la serrure à trois points. On appelle ça nos cinq à sept, même si on ne trompe personne et surtout pas nous, même si nos rendez-vous échappent aux fiévreux créneaux horaires des adultères.

Pour nous, ça commence au troquet du coin, à l'heure où le percolateur a des orgasmes en rafales derrière son comptoir. Je commande une Leffe, Christine un café. Et comme toujours, dès que le garçon a le dos tourné, nous inversons l'ordre des boissons sur la table, parce que Christine s'obstine à penser que le serveur regarde avec mépris les femmes qui boivent. La bière discrètement sirotée, Christine repose

le verre devant moi sur son rond de carton puis, d'un mouvement reptilien, repousse ses cheveux en arrière pour se remaquiller dans le reflet de la carte plastifiée des consommations. Mon cœur bat d'une inquiétude mêlée de bonheur.

– Tu montes, chéri...

L'ordre de la transhumance est donné.

On dit souvent que le meilleur moment est dans l'escalier, et c'est vrai je la dévore des yeux, je regarde ses hanches, son bassin large et accueillant, ses talons qui claquent comme des sabots de corne à chaque nouvelle marche gravie vers l'orgasme du défi. Qui pourrait alors faire la différence entre ce regard gourmand de l'amant et celui, expert, de l'éleveur de races bovines reproductrices ? Personne.

Trois jours par mois, je la retrouve donc dans cet appartement, avec ce trac et ce diable au corps, ces doutes et cette maudite mauvaise conscience. Pourtant, on ne trompe personne, nous sommes tous deux célibataires. Non, c'est juste la société ; on lui fait un enfant dans le dos. Le malaise vient de là, tenace, du qu'en-dira-t-on, peut-être, un jour, plus tard.

Comment leur annoncer l'heureux événement, l'immaculée conception ? L'annoncer ne sera d'ailleurs pas suffisant, il faudra expliquer, se justifier, rassurer, les parents, les amis, aussi bouter les Boutin, esquiver les mauvais jaloux, et surtout, surtout face à eux ne jamais douter de notre engagement, leur dire que non ce n'est pas une folie ce bébé, pas un coup de tête comme le chat acheté sur le quai de la Mégisserie il y a douze ans. Et même si on pense le contraire, si on sait que c'est une folie, ce désir, il ne faudra rien laisser paraître, nos regards seront aussi posés et inexpressifs, aussi bovins que lorsque nous nous retrouvons sur le palier et que Christine relève les yeux parce que, peut-être, elle sent mon regard sur elle quand elle glisse la clé dans la serrure. Et tant pis si personne ne voit pas plus loin que le bout de son nez, tant pis si ce qui se trame dans cet appartement n'éveille chez vous aucun soupçon. Tant pis pour vous, pauvres cocus. Nous, nous fermons les yeux, amants subversifs se livrant au plus délicieux des adultères sociaux.

À tâtons, à tabous, Christine et moi repensons la famille comme d'autres se lancent dans l'invention de la solitude. Et c'est au plus

implacable des cercles que nous nous atta-
quons. À chacun de nos rendez-vous clandest-
tins, Pi 3,14116 gagne des décimales jusqu'à se
tordre.

La première fois, j'ai débarqué chez elle avec de simples valises sous les yeux. En bonne maîtresse de maison, Christine ouvrait le pas. Elle alluma la salle de bains, quelques généreux 9 m² carrelés de vert d'eau jusqu'au plafond où je devais donner le meilleur de moi-même. Un espace encaissé aux murs aveugles qu'une simple bouche d'aération au-dessus de la baignoire liait quelque part, le long d'un obscur et poussiéreux conduit utérin, à l'extérieur, au monde.

Dans les feux de la rampe qui surplombent le lavabo, mon territoire ressemble à une cabine de peep-show qui s'ouvre sur le spectacle d'un miroir trop haut. Je déteste mon visage dans le battant de l'armoire à phar-

macie. Dès ce premier jour, il sortit donc de ses gonds pour s'intéresser à mes fesses, à ma queue. Inspection générale d'usage avant les grandes manœuvres. Cette dernière n'est pas au garde-à-vous. Je scrute la pièce d'eau, me lançant dans un inventaire des éléments à portée de main susceptibles d'être érotisés. Ici, une table à repasser, là un rebord de baignoire, le tambour d'une machine à laver, je vide l'armoire à pharmacie à la recherche d'un lubrifiant convenable. Un onguent anti-âge au rétinol actif spécifié en caractères incrustés dans le verre réclame mes attentions, mes faveurs.

Je trempe ma queue dans le pot.

Bien que l'érection fût immédiate, je compris quand même, en ce premier jour de labeur, qu'il me faudrait développer des trésors de perversion pour soutenir la cadence infernale de mes éjaculations à venir. Christine lisait *Libération* dans le salon, je hurlai dans le couloir qu'il fallait mettre la stéréo à fond sinon je n'allais pas y arriver. Elle s'exécuta, toute soumise et attentive à mes moindres faiblesses sexuelles.

Elle mit France Culture...

Christine a les palpitations de ces âmes instinctives et cruelles qui captent les demandes et

les satisfont, en s'échappant toujours... Dieu que je l'aime !

Ce sont les seuls mots que l'on échangea, ensuite on ne s'adressa plus l'un à l'autre que par onomatopées. Hep ! pssit ! Ici, on deale en silence... Sur la pointe des pieds, je pose le bas des couilles contre le rebord en faïence du lavabo. Le choc thermique stimule la zone érogène. J'augmente la pression et lâche quelques centilitres dans le verre à dents. Ensuite, tout va très vite. Hep ! pssit ! Échange de seringue entre deux portes, évitement des regards, collision des doigts. Et hop, l'affaire est dans le ventre. Un jeu d'enfant, je songe d'une moue satisfaite en retournant fumer une cigarette au salon. Je n'allais pas faire longtemps le fanfaron. Les éjaculations suivantes s'annonçaient périlleuses. Vers midi, je quémandai un catalogue de La Redoute, retournant à mes premiers émois d'adolescents priapistes : l'effeuillage des pages maillots de bain pour homme. La layette de l'érotisme.

Après dix minutes de poirier sur le lit, Christine descendait l'escalier de sa chambre en titubant, se plaignant de sifflements dans les

oreilles. On allumait vite la télévision pour rétablir le contact. Tu veux un Doliprane? Les premières fois sont toujours pudiques, noyées dans les pires banalités pour rompre avec la gêne.